

J'ai donc dû apprendre à ce propos, et sur l'impérialisme, et sur la manière dont les récits qui établissaient notre infériorité et la suprématie de l'Europe étaient profondément gravés dans les esprits et passaient pour du savoir. Il fallait

tout de même que je découvre cela avant d'avoir la moindre idée de ce qu'impliquait cette antipathie, cette gêne que je rencontrais, et que j'eus dans un premier temps du mal à supporter. L'un des professeurs s'entretint avec moi à ce sujet. Il avait dû me voir grincer des dents, ou peut-être était-il familier de l'expérience que je faisais. Les Anglais, dit-il, aiment à se dire froids et inamicaux. Cela leur donne l'impression d'être forts, de ne pas s'en laisser conter. Si vous les jugez accueillants, ils vont se mettre à pleurnicher et à s'apitoyer sur eux-mêmes, à penser que vous les croyez crédules. Soyez froid et désagréable, vous vous ferez rapidement des amis.

Nous parlions de ces choses entre nous, bien sûr, mais pas de l'effet qu'elles produisaient sur nous. Nous évitions, je crois, de considérer dans sa complexité la blessure que provoquait le fait de se sentir ainsi rabaissé, du moins dans mon cas, mais également le sentiment d'injustice et d'incompréhension, celui de se voir à la fois abusé et méprisé. De quoi pouvaient-ils s'offusquer quand c'étaient eux qui régnaient sur le monde et emplissaient nos têtes de notre inanité ? Le choc produit était plus proche de ce que j'éprouvais que de la manière dont nous en parlions quand nous répondions, sur la défensive et de façon sommaire, en nous montrant à notre tour injurieux et condescendants. Alors, nous faisions l'inventaire de nos propres expériences et de celles des autres, celles sans importance comme les plus significatives, assaisonnées à la sauce qu'imposait le moment pour peindre la mesquinerie des gens parmi lesquels nous vivions. Nous ne comprenions pas que nos protestations aient été anticipées et déjà présentées comme la manifestation d'une sus-

ceptibilité et d'une faiblesse de caractère. J'appris à éluder les questions qui semblaient inviter à aborder ces sujets car elles s'accompagnaient de ce regard sceptique qui faisait qu'avant même d'avoir ouvert la bouche pour exprimer nos pauvres griefs, nous comprenions ce que disaient les yeux, une inclinaison de tête, un sourire crispé. C'est ça, allez-y, plaignez-vous, égrenez vos banalités sur les préjugés raciaux, après tout ce qu'on a fait pour vous.

Si Sundeeep était présent, il assurait la direction des récriminations contre les Anglais. Son regard alors s'embrasait et étincelait d'amertume, celle que lui avait acquise l'expérience. Il avait vécu plus longtemps que nous en Angleterre et manifestement connaissait son affaire. De notre groupe d'étudiants étrangers il était, à l'évidence, celui qui menait la vie la plus dérégulée. Il avait une organisation compliquée, des rendez-vous et des coups de fil sur lesquels il restait discret et quelque peu mystérieux, pinçant les lèvres avec une courtoise réticence si quelqu'un l'interrogeait trop directement. Il concluait nos conversations en usant d'invectives d'une telle violence et d'un tel mépris que j'en frissonnais de mauvaise conscience : « C'est de la racaille. Je les connais mieux que vous tous. J'ai été à l'école ici, souvenez-vous. Ils prennent à peine un bain par semaine, et, quand ça leur arrive, c'est la même eau crasseuse pour toute la famille. Ils se torchent avec du papier. Quand tu serres la main à l'un d'entre eux, n'oublie pas d'aller te laver très vite, et surtout ne touche pas à la nourriture avant. Leurs femmes sont des putains. Elles se nourrissent de sang, de corne et de fourrure, elles ont des rapports sexuels avec les animaux. Quand tu les entends parler, tous autant qu'ils sont, tu as